Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 46

Artikel: Un amoureux d'autrefois
Autor: Mex, Alphonse
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-221383

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

66me ANNÉE — N° 46. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* Samedi 12 novembre 1927.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse*, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger*, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS, pour 1928, recevront ce journal

GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre prochain, en s'adressant à l'Administration, 9, Pré-du-Marché, Lausanne.

UNE PETITE LEÇON

On reçoit des leçons à tout âge. Il en est des méritées, d'autres le sont plus ou moins, d'autres enfin, pas du tout.

Il est juste de ne pas méconnaître le bon sentiment ou la bonne intention qui a guidé l'auteur de la leçon et mieux encore, si c'est le cas, d'en savoir apprécier le bien-fondé.

Quand une leçon est méritée, il faut l'accepter de bonne grâce ; c'est faire acte d'intelligence et de bon caractère. Pourquoi faire la moue, pourquoi bouder, pourquoi tempêter ? On a eu tort ; sachons le reconnaître.

C'est ce que nous avons fait l'autre semaine. Place St-François, un professeur de notre Université, nous arrête au passage.

— Vous m'avez fait beaucoup de peine, l'autre jour, nous dit-il gentiment, faisant allusion à l'un des petits « Quotidiens » de la *Feuille d'Avis*.

Cette observation, nous l'avouons, nous surprit. Nous nous demandions comment nous avions pu causer de la peine, sans aucune raison, à l'honorable professeur.

— Eh ! bien, oui, poursuivit ce dernier, dans un de vos derniers « Quotidiens », parlant de l'*Hymne vaudois*, du colonel Rochat, vous en critiquez le refrain, disant que vous ne pouvez vous résoudre à chanter le vers célébrant l'« amour des lois ». Et vous ajoutez, malicieusement : « Qu'on respecte les lois, soit, on ne peut, du reste, faire autrement, mais qu'on les aime d'amour, non ! » Vous avez tort, vous n'avez pas saisi, sans doute, l'excellent esprit qui a inspiré l'auteur de cette chanson. Ce qu'il voulait, c'est qu'on respectât la loi, base de tout principe d'autorité, d'ordre, de sécurité. La fameuse déclaration des « Droits de l'homme » ne consacrait-elle pas déjà ce même principe. Le respect volontaire de la loi est le fait d'un bon citoyen, qui désire l'ordre et la concorde dans son pays. Inclinez-vous de bonne grâce devant le vers du colonel Rochat et le bannissez pas ; chantez-le, au contraire, comme toute le monde et avec tout le monde. »

Voilà, à peu près pour le sens, le langage que nous a tenu, de façon très courtoise, l'honorable professeur qui nous arrêta. Et, depuis, nous avons réfléchi et, après quelque hésitation, nous nous sommes persuadé que c'était bien ça, que nous avions mal compris. Or erreur ne fait pas compte. Nous chanterons désormais, de tout cœur « l'amour des lois ». Dommage que la mesure du vers et le rythme de la musique ne permettent pas de substituer aux mots « des lois », ceux-ci : « de la loi ».

J. M.

LA DEMI-DOZANNA

MAI a dâi dzein que m'ant dèmandâ :

— Tote lè z'histoire que vo no contâde sant-te veretâbllie ?

L'è su que lo sant ! Nion ne m'a jamé dit dzanlyâo. La veretâ l'è la veretâ et pu l'è bon. Et tot parâi po stasse que vo vu dere porré pas vo la garanti po cein que l'è on préfet que l'a contâïe à on autro. Adan, vo séde ! on préfet tot solet, lâi a rein à repipâ. Mâ quand sant doû, savant tant bin arreindzî lè gandoise que cein sè porrâi bin que stasse l'ausse quauque couplliet on bocon pllie faux que lè z'autro.

La vaitcé tot parâi.

La Marienne âo Campyon l'avâi dza cin pucheint valottet et fèmale, ion per an que dein l'annâïe bisseptible iô l'ein avâi zu doû. Etâi-te tot ? Nion n'ein savâi rein. Vo séde ! quand on è eimbreyî, l'è quemet quand on è à petit tsè sein mécanique avau 'na tserrâire. On pâo pas s'arretâ que quand on è avau. La Marienne ètâi-te lo mîmo affère ? N'ein sé rein. Tot cein que sé l'è que l'avâi dza fé à batsî cin iâdzo et dâi biau mimero.

Se n'ètâi pas avâre po fére lè bouîbo, l'ètâi on bocon retreissa po la mouniia et payîve asse poû que pouâve.

Dza du grand teimps voliâve fére terî ein potré sè cin z'einfant, et on dzo l'arreve vè lo photographe avoué tota sa marmaille.

— Vo foudrâi mè betâ mè cin bouîbo su on potré, que fâ dinse âo photographe. Mâ cein mè coterâi-te bin tchè ?

— L'è dhî franc la demi-dozanna. On pâo pas fére à moins.

La Marinne, que sè crayâi que l'ètâi la *demi-dozanna de bouîbo*, lâi repond dinse :

— Eh bin !... revindrî dein quauque senanne !

Marc à Louis.

Les incorrigibles. — Bonjour, bébé, dit un monsieur : ton papa est-il là ?

— Non, monsieur, papa est allé chez le dentiste pour faire arranger les dents à maman.

— Ah !

— Oui, mais maman est là !

Un nouveau remède. — Entre médecins, dans le laboratoire du docteur Tampis:

— Toujours à l'ouvrage, cher confrère ?

— Eh, oui !

— Sans doute quelque remède nouveau dont vous parachevez la formule ?

— Précisément ! Je viens de découvrir un remède infaillible contre une maladie grave, mais peu connue

— Et vous êtes prêt à lancer le nouveau produit ?

— Il ne me reste plus qu'à trouver le moyen de répandre la maladie.

Recommandation précise. — M. Prudhomme envoie son fils chez un ami influent.

— Il te recevra très bien; tu lui diras que je suis ton père, et tu ajouteras que tu es mon fils.

UN AMOUREUX D'AUTREFOIS

ELLE a vécu l'époque des veillées à la campagne, autour de la lampe fumante où les garçons venaient, par petits groupes intimes, tenir compagnie aux filles, jouer au binocle ou boire le vin chaud en cassant les noix!

La mode d'héberger (ou aberger) a aussi disparu des montagnes. Cette curieuse coutume, d'après laquelle les jouvencelles accordaient gîte pour la nuit, auprès d'elles, à leurs compagnons, sans que personne y trouvât à redire, s'est éteinte devant le progrès. Tenant compte de la maturité précoce qui caractérise la génération actuelle, il faut admettre que, si elle s'était perpétuée, une telle pratique aurait probablement dégénéré et changé de caractère.

Au temps jadis, c'est-à-dire sous le règne de LL. EE., la vertueuse Henriette, bisaïeule de mon épouse, habitait avec ses parents, le chalet familial de Frenières, dans la pittoresque vallée de l'Avançon. Jeune et jolie, l'héritière ne manquait pas de prétendants et les soirées d'hiver lui ramenaient chaque année de fidèles assiduités. Il y avait d'abord les voisins immédiats, Jean-Louis d'en-haut, Pierre-Abram d'en-bas et Jean-Jacques d'en-là ; la jeune fille marquait une certaine prédilection à l'égard du dernier, tandis que le second lui était indifférent et le premier peu sympathique ; puis il y avait les garçons des environs, éloignés parfois d'une heure ou plus, des Testaz, des Moreillon, des Ravy, qui venaient aussi lui faire la cour.

Un soir d'hiver, alors qu'un épais manteau blanc s'étendait sur le pays, des Muverans à la plaine, Henriette s'était attardée chez sa tante Marienne, domiciliée dans la partie supérieure du village. A son retour au logis, la nuit, très noire, et la neige fraîchement tombée entravèrent sa marche. La jeune fille pressa le pas ; vingt minutes au moins de cette allure montagnarde seraient nécessaires pour franchir la distance qui la séparait de son habitation. Le chemin était désert et la lune moqueuse se cachait aux trois quarts derrière un rideau de flocons gris ; une visibilité atténuée par l'état de l'atmosphère permettait à peine de distinguer les contours des chalets. Henriette venait de dépasser la demeure de Jean-Louis « d'en-haut », lorsqu'elle eut l'impression d'être suivie ; elle se retourna et crut distinguer dans l'obscurité une forme vague qui s'avançait ; la figure de l'antipathique prétendant surgit dans son esprit.

« Il s'obstine à me poursuivre », pensa-t-elle en se hâtant. Henriette se retourna cependant encore quelque fois en cours de route, d'un mouvement instinctif ; la silhouette indécise se détachait du fond obscur, toujours à la même distance. La jeune fille, agacée, apostropha vertement l'obsédant personnage.

— Je t'ai reconnu, Jean-Louis, lui cria-t-elle, mais je suis pressée et si tu veux te faire « aberger », tu perds ton temps.

Et, sans attendre de réponse, elle accéléra sa marche.

Le silence absolu continua à peser dans la nuit. Quoique courageuse, Henriette sentit passer un frisson. Fait étrange, Jean-Louis, d'ordinaire si loquace, restait figé dans un mutisme inquiétant.

L'ombre mystérieuse s'attachait inlassablement

aux pas de la montagnarde. Les minutes semblaient s'allonger de façon démesurée. Le cœur de l'adolescente se mit à battre avec une précipitation inaccoutumée.

Etait-ce bien Jean-Louis ?

Les légendes de sa jeunesse assaillaient l'esprit d'Henriette. Les récits fabuleux des « vieux » lui revenaient en mémoire. « Serait-ce, se demandait-elle avec une angoisse naissante, un des diables de Nant en quête d'aventures, quelque lutin échappé des grottes d'Argentine ou plus prosaïquement, peut-être, l'âme en peine du grand Daniel, le suicidé du chalet de la Combe ? » Tout cela lui paraissait plausible.

Une sorte de grognement étouffé se fit entendre.

Henriette courut de toutes ses forces ; ses pieds, chaussés de sabots, s'enfonçaient dans la neige fraîche ; une vague de sang chaud lui montait à la tête ; elle n'osait plus regarder en arrière, mais elle avait l'intuition d'être serrée de près par l'inconnu.

Par bonheur, de pâles lumières commencèrent à poindre et à se rapprocher, ranimant l'espérance abattue et, au bout de quelques minutes de sa course éperdue, la jeune fille arrivait en nage à la porte de sa demeure. Il était temps ; Henriette sentit dans son cou la chaude caresse d'une haleine puissante ; elle s'engouffra dans la maison et tira le verrou.

Au même instant, la porte fut ébranlée sous la pression d'une main qui devait être de dimension gigantesque. Tremblante d'émotion et de frayeur Henriette rassembla ce qui lui restait d'énergie pour crier à l'intrus :

— Passez votre chemin, ici on « aberge » pas !

Il y a lieu de supposer que la nuit qui s'écoula fut agitée, mais... le lendemain matin, le mystère était éclaici. Les empreintes des pattes d'un ours furent distinctement relevées dans la neige avec arrêt marqué à la porte du logis ; de là, les traces allaient se perdre dans le ravin de la Peuffaire. L'honneur de Jean-Louis était sauf.

Dès lors, les jeunes filles de la vallée, dit-on, évitent de sortir après la tombée de la nuit.

Alphonse Mex.

NOSTALGIE

Quand faiblit mon courage,
A mes yeux, pleins d'attraits,
Comme en un doux mirage,
Pays, tu m'apparais !
Je revois tes forêts,
Tes lacs bleus, tes guérêts,
Ohé ! ohé !
Au pied des blancs sommets !...

Dans tes gras pâturages
Aux sentiers sinueux,
Et sous tes verts ombrages,
Combien l'on est heureux !
En un calme parfait
On respire à souhait,
Ohé ! ohé !
L'air pur des hauts sommets !

Un bruit clair de sonnailles
Me parvient du lointain !...
Pauvre cœur, tu tressailles,
Rempli d'émoi soudain !...
Tout nimbé de reflets
J'aperçois mon chalet
Ohé ! ohé !
Au flanc du fier sommet !...

Sur la terre étrangère
Loin des miens, je languis !
Poursuivant ma chimère,
Je pense à mon vieux nid
Et j'évoque en secret,
Le cœur lourd de regrets
Ohé ! ohé !
Pays, tes chers sommets.

Louise Chatelan-Roulet.

A LA THEORIE

LA compagnie était rassemblée sur la place d'exercice et, groupés par sections, nos braves troupiers écoutaient avec plus ou moins d'attention, une théorie sur le fusil, faite par les lieutenants.

Par-ci, par-là, le capitaine, pour se rendre compte si on avait bien compris, posait des questions à celui-ci et celui-là et surtout à ceux qui ne lui paraissaient pas très dégourdis.

Il avise un soldat qui avait un air bonasse et lui dit :

— Pouvez-vous me dire quelle est la principale partie du fusil ?

— C'est la bretelle, mon capitaine !

— La bretelle ! Et pourquoi ?

— Parce que s'il n'avait pas de bretelle, on ne pourrait pas le porter.

— Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle « Labête », mon capitaine !

— Vous en avez bien l'air !

— Oh moi, ce n'est rien, mais il faut voir mon frère !

— Qu'est-ce qu'il fait votre frère ?

— Il est lieutenant, mon capitaine !

Chamot.

LES INDISCRETIONS DE LA MODE

...Et j'aborde ma fiancée sur le quai de la gare.

— Non, ce n'est pas sans raison, ravissante Sylvie — lui dis-je en lui baisant la main — que les anciens avaient divinisé la Fortune. Je n'entends point par là celle qui gonfle coffres-forts, portefeuilles et bas de laine, qui avait nom Plutus, comme vous ne l'ignorez pas, et qu'il ne faut point confondre avec Pluton, dieu des Enfers, encore que l'analogie des deux noms puisse induire le sage en de profitables cogitations. Mais, je m'égare.

Je veux parler du Hasard, dieu capricieux et charmant, qui n'exige que deux choses de ses fidèles : qu'ils ne se plaignent pas, quand il les oublie, et qu'ils aient l'esprit de saisir ses faveurs au vol, quand il les leur jette à l'improviste et sans crier gare. Mais votre train vous attend. Une seconde, et je m'explique.

Le Hasard, ô trop discrète et trop pudique amie, vient de m'en apprendre plus long sur vos goûts, vos habitudes et votre caractère — et à quelques passants qui cheminaient aussi dans vos parages — que vos propos frivoles ne feraient en deux mois. Vous n'êtes point superficielle, et si les gracieux vêtements dont vous êtes déshabillée sont d'un « chic » minutieux et savant, je sais, maintenant, que vos voiles les plus intimes ne leur cèdent point en élégance, et sont fleuris de dentelles dont la finesse ferait pâlir les fées d'envie.

— Monsieur, commence Sylvie, j'hésite à vous comprendre... et ces compliments alambiqués...

— Ne sont, Mademoiselle, qu'une part infime de tous ceux que je sens éclore en mon esprit, et mon cerveau fleurit, quand je vous vois, comme au printemps les cerisiers. Vous êtes bonne, car ces cicatrices que fait, sur les chairs, le vaccin, vous avez pris soin de n'en donner à vos amis l'affligeant spectacle, puisque vous les avez reléguées en des régions de votre personne que seule la fantaisie toute-puissante des couturiers découvre au promeneur qui n'en peut mais.

— Mais...

— Enfin vous êtes véridique, ô sage Sylvie ! Ces deux grains de beauté, dont vous m'avez parlé l'autre jour, et que je ne connaîtrais, disiez-vous solennellement, que lorsque les liens indissolubles du mariage auraient uni nos destinées, le Hasard, ce coquin de Hasard, vient de me les montrer tout à l'heure, et de révéler leur exacte et séduisante position géographique !

— Monsieur, votre impertinence dépasse les bornes, et je serais curieuse de savoir d'où vous tenez ces renseignements qui m'offensent ?

— C'est bien simple, ô ravissante Sylvie, je suis monté, derrière vous, l'escalier de la gare !

R. C.

HISTOIRE EN L'AIR

QUELQUE part, un couple fit bénir son union en avion, planant bien haut sur son temple paroissial. Quoi de blâmable en cette façon inédite d'ascensionner le septième ciel ? D'autre part, la table des époux sera toujours bien fournie, placée ainsi sous le signe du vol au vent !...

Le démon de la publicité leur a adjoint un opérateur de cinéma, ce qui fait qu'on a projeté partout les premières épreuves du couple sportif. L'épithalame, d'une inspiration fort élevée, convient à merveille aux jeunes époux. Le digne ecclésiastique les entretint, au départ, de la pente facile où l'on s'engage sans peine. Avec le premier remous, il a envisagé les hauts et bas qui troublent la quiétude des jeunes ménages. Au virage, il leur a vanté très fort la sécurité du droit chemin... Est-il enseignement inspiré plus directement de la succession des événements ?

Comme d'habitude, les mauvaises langues ont critiqué le sermon ! Les fausses dévotes, — ces créatures aux mains jointes pieusement sur leur cœur raccorni, avec leurs airs contrits, faussement humbles, qui ne dupent plus personne ! — ont avisé les autorités ecclésiastiques, leur faisant toucher du doigt l'horreur sacrilège de cette union en l'air, tout le discrédit qui ne manquerait pas d'en jaillir sur la religion. Elles ont réussi : on a mis à pied le bon pasteur !

Rien ne servirait de blâmer le vénérable consistoire (d'autant plus qu'on ne me lit guère sur les bords de la Spree, où le drame a eu lieu !) Si l'on empêche les gens de faire la jolie bêtise à l'altitude qui leur plaît, cela promet du plaisir. Je suis à deux doigts de notifier toute ma sympathie au digne homme. Son ministère lui enjoint d'offrir le secours de la religion à tous ceux qui l'en prient. Il obtempère, heureux de bénir un couple nageant dans le bleu ; on brise sa carrière! Scandale !

Si j'étais le brave pasteur allemand, je commanderais illico une berline aérienne, aménagée en chapelle. J'annoncerais à tous vents que je me charge de mariages, baptêmes... à toute altitude. Les époux à la hauteur ne manqueraient pas, ce qui aurait, n'en doutons pas, une heureuse influence sur leur descendance !... Un mariage dans les airs isole les époux : rien de mondain ne les distrait, ils sont tout proches des anges.

Et puis, si l'on y songe on n'a pas si souvent l'occasion de voir les choses de haut !

St-Urbain.

OH ! L'HYGIÈNE

JE me souviens, dit Bermey, avoir visité, naguère, une ferme modèle des environs de ***. Le gérant m'avait reçu en disant :

— L'hygiène, monsieur, l'hygiène, il n'y que ça !... Ici, les poules pondent leurs œufs dans des récipients stérilisés, les veaux sont conduits chaque matin aux étuves, les cochons — sauf votre respect — passent chaque soir à la douche, les canards se baignent dans de l'eau bouillie... L'hygiène, monsieur, l'hygiène !...

— Vous produisez du lait ?

— C'est-à-dire que mes vaches ne m'en laissent pas manquer. Et vous verrez quels progrès, à ce point de vue, nous avons réalisés. C'est ainsi qu'afin que le lait soit obtenu dans des conditions de rigoureuse propreté, les valets et les filles de la ferme, avant de traire, mettent des gants...

— Parfaitement ! Venez voir...

Or, savez-vous ce que je vis en arrivant à l'entrée de l'étable modèle ? Les gants, les fameux gants qui séchaient sur un tas de fumier...

Leçon incomprise. — Eh bien ! avez-vous porté ma lettre à M. Hache ?

— Oui, monsieur... Mais il ne pourra pas la lire ; il est aveugle.

— Aveugle ?

— Oui, monsieur... Pendant que j'étais devant lui, il m'a demandé deux ou trois fois où était mon chapeau, et je l'avais sur la tête.